

SÉBASTIEN DESTREMAU **SEUL** **AU MONDE**

124 jours
dans l'enfer du
Vendée Globe



**Le récit d'un incroyable
voyage intérieur.**

« Je n'avais qu'une
crainte : ne pas arriver
au bout. Une victoire
sur moi-même. »

À Florian, Romain, Tiphany, Marshal et Jade.
À Téo et Lyssana.

Sébastien Destremau

Avec la collaboration de Henri Haget

Seul au monde



— Sébastien, prends le canot et décroche-nous cette foutue ancre !

La voix de mon père est sans réplique. Son ordre a claqué dans la douceur d'un crépuscule d'été au large de Porquerolles. Nous sommes sept à bord de notre voilier familial mais lorsqu'il s'agit d'exécuter une corvée, ça ne fait pas un pli, c'est toujours moi qui prends.

L'ancre est coincée sous la roche, à une trentaine de mètres de *Chanteloube*. Je ne comprends pas pourquoi on a mouillé dans cette crique. D'habitude, on n'y va jamais. En m'asseyant dans le canot, je découvre qu'il manque un aviron. L'autre a dû rester à la maison. Ou alors mon père l'a planqué pour me mettre à l'épreuve. Parmi ses cinq enfants, je suis sa tête de Turc. Il ne me passe rien.

— Papa, il n'y a qu'une seule rame...

— Et alors? Godille! On ne va pas y passer la soirée!

Non, je ne sais pas godiller. C'est infernal, ce truc: il faut plonger la rame à l'arrière du canot et faire des huit dans l'eau pour se diriger. Au début, je parviens à avancer à peu près droit mais, déjà, je ne sens plus mes bras. Insensiblement, je dérive sur ma gauche.

— Redresse, Sébastien! À droite, bon sang!

Accoudé au bastingage, mon père observe la manœuvre. Il n'en perd pas une miette. Son regard bleu comme l'acier luit sous le soleil couchant.

— Je n'y arrive pas! Je sais pas godiller...

— Je sais pas godiller...

Il a imité ma voix plaintive et j'ai eu l'impression que toute la famille riait à ses côtés. Ils sont tous là, postés sur le pont avant du bateau, pour m'accabler de leurs conseils. Les consignes pleuvent sur moi, comme les taloches à la maison. Je donnerais tout pour être ailleurs. Je les déteste. Je les déteste autant que je les aime.

— J'en ai marre!

Mon hurlement s'est perdu dans un sanglot et ricoche au fil de l'eau. J'ai neuf ans et, dans ma gorge serrée, des larmes de rage pour toute une vie.

Un jour, je serai grand et je n'obéirai à personne.

Un jour, j'accomplirai quelque chose d'extraordinaire et vous serez tous épatés.

1.

L'éternité c'est long, surtout vers la fin. Parti des Sables-d'Olonne le premier dimanche de novembre, me voici de retour au port cent vingt-quatre jours plus tard, frais comme une limande avariée. À bord, il ne reste plus rien à manger, juste une poignée de spaghettis. Durant ma balade de cinquante-deux mille kilomètres, j'ai traversé trois océans, soigné des côtes brisées, surmonté mille avaries. Le Vendée Globe est une course sans escale, sans assistance, sans pitié. Sur les vingt-neuf marins au départ, dix-huit seulement sont parvenus à boucler le tour du monde. Le dix-huitième, c'est moi.

Ma mère est là. À quatre-vingt-cinq ans, elle n'en finira jamais de me surprendre. Depuis Toulon, elle a traversé la France au volant de sa vieille guimbarde pour me féliciter. Sur le coup d'une heure du matin, ce 11 mars 2017, elle est l'une des premières à bondir sur

le pont de mon bateau qui tangué entre deux bouées phosphorescentes. Dans le milieu de la voile, certains l'ont surnommée « Ma Dalton » pour son tempérament de fer, sa manière jalouse de veiller sur ses quatre fils. Loin des pontons, elle s'appelle Thérèse et je la vouvoie, moi qui tutoierais le pape.

Elle plante ses yeux secs dans mon regard embué.

— Bravo mon garçon !

— Maman, vous...

— Fièvre... Putain... de merde...

Chez nous, une telle déclaration d'amour frise l'indécence.

Durant ces quatre mois de solitude, je n'ai pas seulement sillonné les mers les plus inhospitalières de la planète, j'ai voyagé très loin à l'intérieur de moi-même. Dans la même journée, j'ai connu des joies sans mesure et des moments de détresse insondable. J'ai frayé ma route au milieu des dauphins, j'ai chanté avec les étoiles, j'ai pleuré sur le pont de mon bateau. Et j'ai tremblé. Jusqu'au bout. Jusqu'à la veille de l'arrivée. Au large de l'île de Ré, alors que je n'étais plus qu'à une trentaine de milles de la délivrance, *technoFirst-faceOcean* s'est pris la quille dans un filet de pêche. Mon brave compagnon a perdu de la vitesse avant de caler d'un coup sec. La mauvaise blague. La tuile de trop. Tout était noir : la nuit, la mer, et surtout mon moral. À l'idée de plonger

pour m'extirper de ce piège, je n'en menais pas large. Depuis l'enfance, les grands fonds me terrorisent. Pour un type qui a fait le tour de l'Antarctique, ça ne fait pas très sérieux. Mais il y a tant d'autres choses, dans mon aventure, qui ne font pas très sérieux.

Pendant plus d'une heure, il m'a fallu manœuvrer mon bateau dans tous les sens. Les voiles à contre, en marche arrière. Un coup à droite, un coup à gauche. J'ai fait des zigzags, des ronds, des huit. J'entendais presque résonner la voix morte de mon père. Et puis, soudain, les voiles se sont ébrouées, le filet a relâché son étreinte. Le souffle battant, j'ai pu reprendre mon sprint final à la vitesse de l'escargot.

Le lendemain, en début d'après-midi, je découvre qu'une foule immense s'est massée le long du chenal des Sables-d'Olonne pour accompagner mon retour sur terre. Les gens scandent mon prénom, des enfants brandissent des pancartes : « Sébastien, dernier du Vendée Globe, premier dans nos cœurs. » Cinquante jours après le triomphe d'Armel Le Cléac'h, je suis fêté comme un rescapé. Loin derrière les champions programmés pour la victoire, ma procession chaotique rappelle qu'il y a encore de la place dans cette course pour un vagabond des mers. Mes déboires de sans-grade semblent avoir ému tout un peuple d'anonymes. Et encore, le public ne sait pas tout. Il ne sait pas que j'ai fait le tour du

monde en tongs parce que j'avais oublié mes chaussures à terre. Il ne peut pas s'imaginer qu'après trois mois de mer, un type a voulu m'éliminer de la course en prétendant que je lui avais volé son mât...

De l'Atlantique aux mers du Sud, je n'ai pas doublé grand monde mais je me suis dépassé chaque jour, chaque nuit, chaque heure, presque chaque minute. La veille du départ, la croupe rebondie de mon voilier d'occasion se dandinait sous le nez des prototypes aux lignes anorexiques. « Il ne passera pas l'équateur... », avançaient les plus optimistes. Finalement, j'ai passé l'équateur. Dans les deux sens. Et aussi le cap de Bonne-Espérance, le cap Leeuwin, le cap Horn, ce caillou mythique où tant de marins ont englouti leurs rêves. Le mien a survécu. Je sais enfin ce qu'est devenu l'enfant qui s'était juré de briser l'injustice et d'épater les siens. De là-haut, je suis sûr que papa, avec qui ce fut si difficile quand j'étais petit, me regarde. Peut-être même est-il étonné...

Ces cent vingt-quatre jours ont changé ma vie d'homme. Ils n'ont pas fait de moi un héros. Je viens tout juste de mettre pied à terre, je n'ai pas dormi depuis quarante-huit heures. Déjà, les journalistes m'encerclent pour arracher un morceau de bravoure. Comment fait-on quand on se casse les côtes au beau milieu de l'océan Indien ? On se relève,

on n'a pas le choix. À une semaine de mer de l'Australie, je n'allais pas appeler ma mère, elle ne serait pas venue. Quoi que... Une jeune femme au brushing impeccable soulève mon bonnet, m'affuble d'une oreillette et d'un micro. « C'est pour le journal de 13 heures, on est en direct ! » J'entends les titres qui défilent : les costards de Fillon, le mur de Trump, la bombe en Corée... Si j'ignorais encore ce que j'étais allé chercher au milieu de nulle part, je n'avais aucun doute sur ce que j'avais fui.

On me pose dix fois, vingt fois, cent fois la même question. Je réponds et je souris sur commande.

— Sébastien, heureux de rentrer à la maison ?

— Heureux, oui, ça me tardait vraiment...

Je n'en pense pas un mot. Je ne sais même pas si, un jour, j'ai été heureux de rentrer à la maison. Je me pose là où le vent me porte. Je vis entre deux continents. Le voyage est ma maison.

J'ai cinquante-deux ans, cinq enfants, la double nationalité franco-australienne et un bateau avec lequel j'ai fait le tour du monde. Pour participer à cette aventure, j'ai tout cédé, tout sacrifié, tout vendu. Aujourd'hui, je ne possède rien, ni carrière, ni chez-moi. Je n'ai rien gardé. Mais j'ai peut-être conquis le bien le plus précieux : ma liberté, envers et contre tout.

Ce n'est pas l'histoire d'une course, c'est l'histoire d'une vie.

« J'ai 52 ans, cinq enfants, et un bateau avec lequel j'ai fait le tour du monde. Pour participer à cette aventure du Vendée Globe, j'ai tout cédé, tout sacrifié, tout vendu. Aujourd'hui, je ne possède rien, ni carrière, ni chez moi. Mais j'ai peut-être conquis le bien le plus précieux : ma liberté.

De l'Atlantique aux mers du Sud, je n'ai pas doublé grand-monde mais je me suis dépassé chaque jour, chaque nuit, chaque heure, presque chaque minute. « Il ne passera pas l'Équateur... », avançaient les plus optimistes. Finalement, je l'ai passé. Dans les deux sens. Et aussi le cap de Bonne Espérance, le cap Leeuwin, le cap Horn, ce caillou mythique où tant de marins ont englouti leurs rêves. Le mien a survécu. Je sais enfin ce qu'est devenu l'enfant qui s'était juré de briser l'injustice et d'épater les siens.

De là-haut, je suis sûr que mon père, avec qui ce fut si difficile quand j'étais petit, me regarde. Peut-être même est-il étonné... »

Le livre de Sébastien Destremau n'est pas l'histoire d'une course, c'est l'histoire d'une vie. 18^{me} et dernier à avoir franchi la ligne d'arrivée aux Sables d'Olonne, le 11 mars 2017, celui qui n'avait jamais réalisé une course en solitaire a remporté une formidable victoire sur lui-même.



19,90 € TTC FRANCE

2017-VI/978-2-37448-008-4

Photographie (en haut)
© Coll. personnelle de l'auteur
Portrait (à droite)
© AFP Photo/Jean-Sébastien Evrard